

Jacques Dupin

Vers André du Bouchet

La ligne d'horizon s'ouvre sur l'intensité. Une intensité interrompue et miroitante. Le péril d'écrire, absorbé par le silence, le silence fait de riens, de branchages et de pierres taillées, de lectures, de cailloux épars, de mots.

Chaque mot de lui est une goutte d'eau sur l'étendue de sable du désert où nous respirons. Il suffit. Pour étancher la soif, rassembler ses forces, marcher dans la nuit. Devenir l'inconnu de soi dans le décrochement du poème.

Tache aveugle, éblouissante. Et qui d'autre devant la morsure que l'être écrivant qu'il est, dans son corps, dans son espace...

Écriture sans repos. Lignes haletantes dans la neige. Notes vibrantes et tenues. Éclats tendus, suspendus. Écriture sans fin dont l'adéquation au monde est exactement obtenue par la mesure de l'espace s'élargissant, par la justesse des distances et des écarts, des plongées et des retouches. Par la vigueur et la légèreté du rythme.

Personne n'avait encore si unanimement, si musicalement questionné le vide. Ni fait surgir le blanc, fait surgir de l'écrit le blanc, augural et fondateur. C'est-à-dire l'énergie de l'air engouffré comme une armature prégnante et invisible. Une respiration entre les affects et les fragments détournés de la langue.

Le droit fil d'une écriture qui achoppe et qui renoue. Qui se porte au-delà de soi, et transfigure le récit de soi en gisement inépuisable. Sa passion de la retouche, de la reprise, du réencordement inlassable à la vérité du langage nu, c'est-à-dire à l'inconnu de la langue à l'affût d'un rejaillissement. Hors de limites, à perte de vue. C'est ainsi que je le vois. Son impatience et sa ténacité. Une sorte d'allégresse et d'allègement dans la chaleur de la marche. La chaleur vacante d'un plateau du Vexin ou de ma garrigue ardéchoise. Longues marches partagées. Il s'arrêtait soudain pour griffonner dans un carnet. Ou bien il me quittait brusquement, sans un mot. Bifurquant, allant ailleurs, pour être seul, se ressaisir, marcher encore, écrire encore...

Songeant aux tombeaux édifiés par Mallarmé, j'admire. Mais je n'accepte pas l'idée d'ouvrager un objet somptueux sur la dépouille d'un ami. Même à l'altitude où Mallarmé se poste. Pour moi, André ne restera pas vivant. Il l'est. Je le vois et il me parle. Avec son retrait, sa fougue animale, son œil d'épervier, sa tendresse pointilleuse – et la continuité fascinante d'un seul poème à l'infini, porté par le vent. Par le vent qui le fractionne et le rassemble. Qui l'ouvre sur l'inconnu.

Notre rencontre est ici, au futur, à l'abîme.

Air. et Terre. Et la verticale épurée qui tranche. Sans exclure ni blesser. Qui trace un lien, constitué d'éclats. Qui s'adjoint la peinture, en alliée de la traversée. Peinture, matière inconnue, couleur désirable, référence tactile, espace mental et concret. Il l'absorbe sans la dépeindre.

Une verticale accidentée qui sonde le vide. Qui le fait monter comme une irrigation bénéfique dans les lignes du poème, avec la force, avec la perception de l'infini.

La montagne. Ou rien. Je veux dire l'extrême, l'impossible, et le trouble extrême que le poème tire, et trace, et fomenté. L'énergie, la rage qui fuse de rien, dans la mise à nu, dans l'écorchement. Le ressac de l'angoisse qui brise les bords et se dissipe dans la lumière.

La ténacité de la langue obscure à frayer sa voie, à creuser son lit dans le sol, pour se précipiter à son déni et rejaillir éclairante dans sa nudité maîtresse.

Truinas, sous la neige, en avril : *La poésie est ce rien – mais un rien qui annule le reste.*